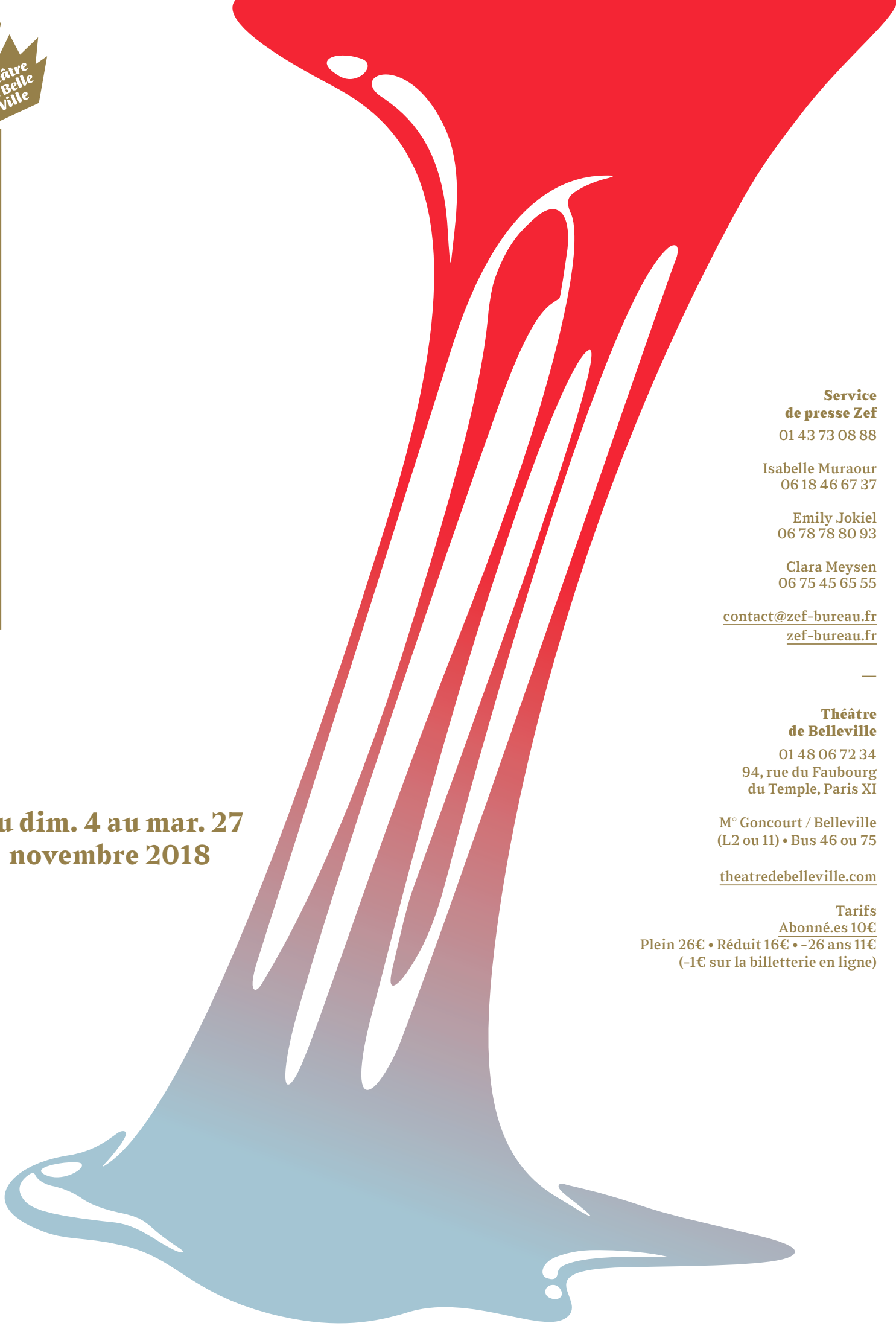
Théâtre de Belle Ville

Abeilles - Revue de presse



Du dim. 4 au mar. 27 novembre 2018

Service de presse Zef

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

—

Théâtre de Belleville

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville (L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs
Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« C'EST PARFOIS DU FOND DE LA NUIT, QU'ARRIVENT LES BONNES NOUVELLES »

ABEILLES

Création | Du dimanche 4 novembre au mardi 27 novembre 2018

Le lundi et mardi à 21h15
Le dimanche à 20h30

Durée 1h15

De Gilles Granouillet
Mise en scène Magali Léris
Avec Nanou Garcia, Eric Petitjean,
Paul-Frédéric Manolis, Carole Maurice
Création lumière et régie générale
Anne-Marie Guerrero

Création son Bernard Vallery
Création costumes Marielle Viallard
Décors Magali Léris,
assistée de Anne-Marie Guerrero
Administration et diffusion
En Votre Compagnie - Olivier Talpaert,
Jean-Baptiste Derouault et Clémence Faravel

Production Cie Aux Arts etc.
En co-production le Théâtre Jacques Carat, le Théâtre André Malraux, le Centre culturel La Norville
Avec le soutien d'ARCADI, du Conseil Départemental du Val de Marne, des Théâtrales Charles Dullin
Remerciements à Dominique Rocher, costumière du Théâtre des Quartiers d'Ivry

En tournée
Théâtre Jacques Carat de Cachan dans le cadre
des Théâtrales Charles Dullin du 8 au 10 novembre 2018
Scène Watteau de Nogent-sur-Marne le 29 novembre 2018
Théâtre de La Norville le 7 décembre 2018
Théâtre de Chevilly-Larue le 10 mai 2019
Théâtre de l'Atrium de Fort de France 14 et 15 mai 2019

« Gilles Granouillet est un auteur qui compte : avec «combats» ou «Ma mère qui chantait sur un phare», notamment, il sonde avec acuité les déséquilibres sociaux, les conflits intimes, familiaux. Ici, les «abeilles « du titre sont de vraies abeilles (mais pas que), celles qui sont installées au bord d'une falaise. « Elles sont revenues, pour gagner ! » dit le père qui les connaît. Le père, la cinquantaine, vient de là-bas, sans que ce «là-bas» ait besoin d'être précisé. Le conflit avec le fils éclate à propos de rien, un portable que celui-ci veut offrir à sa soeur. Début de bagarre : le père rentre, choqué, et le fils disparaît. À partir de cet incident mineur, les relations familiales vont être transformées, perturbées. Le père croira reprendre la main en cassant le portable. Homme intègre, fier de ses principes dont il ne dévie pas, il est sans travail : il donc perdu sa place tout à la fois sociale et familiale. La fille est une jeune fille de son époque, un peu en révolte, mais encore dans le giron familial. La mère se dévoue, comme toutes les mères : elle assiste, impuisssante à ces conflits. Elle voudrait bien retrouver le temps d'avant, cette paix enfuie. Gilles Granouillet a l'art de faire exister ses personnages, de mener à bien à partir de peu, une autopsie des rapports amoureux (des parents) ou filiaux. Il n'élude rien, prend à bras le corps une situation pour lui faire rendre tout son suc, tout son sens. Ces personnages bruts, «taiseux», qui ne bavardent pas mais se dient des choses définitives, sont attachants. On croit en eux, on retient son souffle de peur de briser la magie, celle de ces pauvres vies qui palpitent. Quelques voix off, un fantôme, celui du fils, qui apparaitra à la soeur et au père, mais pas à la mère «qui n'y croit pas», parachèvent le tableau. De la belle ouvrage, mise en scène avec efficacité par Magali Léris. Dans le rôle du père, Eric Petitjean est bluffant : masse granitique, qui dévoile aussi des failles, celles des années de travail et de des remises en cause des rôles auxquels il croyait : la scène où, seul, il dispose des assiettes sur la table, «comme avant», serre la gorge. Nanou Garcia est une épouse qui suit le mouvement. Elle est décidée et émouvante, au diapason de l'insouciance de la fille (Carole Maurice). Paul-Frédéric Manolis est sensible et juste en jeune homme qui s'affirme, en fils qui devient, à un moment, «plus grand que son père». Un spectacle, donc, qui mérite amplement le détour. »

Gérard Noël, le 7 novembre 2018

TouteLaCulture.com

Abeilles : elles piquent et leur bourdonnement dérange

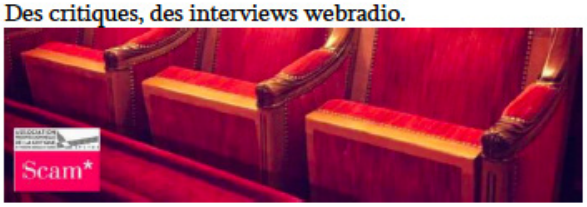
Un bourdonnement discret et non moins dérangeant au théâtre de Belleville. De Gilles Granouillet mis en scène par Magali Léris, *Abeilles* aborde de manière beaucoup plus frontale qu'il n'y paraît les thèmes de l'assimilation, de l'intégration et de la transmission. Insensible s'abstenir…

Sous couvert d'une confrontation père/fils et d'un décorum mère/fille presque banalement #metoo, Abeilles, balaie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire (1h15) un éventail de sujets psychologiques et psychanalytiques d'une extrême violence : l'immigration, l'intégration, la pauvreté, les rapports parents/enfants, le déni… Bref, une lourdeur d'interrogations contemporaines difficile à supporter, et pourtant… Au détour de clichés aux effluves racistes (qui pour pondérer le propos rappellent les « très riches heures » de Lost in Translation) permettant de contextualiser, le spectateur est confronté à la déliquescence d'un quatuor familial issu de l'immigration nord-africaine. Un père, mal assimilé, s'oppose, sur les bords d'une falaise où bourdonnent les abeilles, à son fils, dont l'intégration ne semble pas être un sujet. Ce huis-clos à ciel ouvert et face public éventre la blessure narcissique d'un père qui n'a pas trouvé sa place dans un pays auquel il a dû s'accoutumer.

Car si la pièce semble reposer sur une disparition, suite à une altercation en haut de cette falaise, entre un père faisant pâle figure face à la « réussite » triomphante – symbolisée par l'achat d'un iPhone - de son fils, main d'oeuvre sur des chantiers éoliens, elle ouvre en réalité, de manière sobre et réaliste, la boîte de Pandore de l'insoutenable outrage des vains efforts d'intégration d'une génération sacrifiée. Oscillant de manière permanente entre contemporain et tradition, la pièce surprend par un texte dont l'écriture et la diction pourraient sembler inadaptées, au vu du thème abordé : car elle érige en maître le mur séparant l'inassouvissable tentative des premières générations d'immigration à se fondre dans la masse et la capacité des générations suivantes à se perdre dans un artificiel brassage socio-culturel. Seul rempart à cette déchéance de conception nationaliste : le public ! Et force est de constater que le premier qui n'a jamais fait face à des tensions parents/enfants ou ressenti – quelle que soit la proportion – le sentiment de manque ou d'infériorité face à son entourage, ne jette la première pierre. Si la mise en scène et les décors ne brillent pas par leur maestria, ils plongent fatalement dans le contexte socio-économique de la pièce, et nul doute que ce voyage dans une forme de quart monde ou de pauvreté du quotidien (sur laquelle le public de la pièce est plus qu'habitué à fermer les yeux) glace le sang.
Abeilles : insectes dont le fruit produit d'incroyables richesses et pourtant craintes car confondues à tort avec des nuisibles comme les guêpes. Abeilles : une pièce au titre éponyme et éloquent qui transcende les clivages et pose très vraisemblablement les vraies questions de la schizophrénie des hôtes ! Après 1h15, vous avez 4h, voire beaucoup plus pour réfléchir à ce qui vient de se passer. Bravo, une ruche qui donne un sacré coup de pied dans une fourmilière de bien-pensance !!!

Pascal Gauzes, le 10 novembre 2018

DE LA COUR AU JARDIN
Des critiques, des interviews webradio.



On ne prête qu'aux ruches, c'est bien connu… La ruche. Symbole de la famille, composée d'entités vivantes soudées qui travaillent, travaillent encore, travaillent toujours. Soudées et solidaires. Cette ruche-là, elle se trouve à mi-falaise. Le père, voici une vingtaine d'années, venant tout juste d'émigrer et arrivant en France sans le sou, prenait tous les risques pour aller chercher les kilos de miel de cette ruche suspendue entre ciel et mer, un miel rare au goût de sel et d'iode. En le vendant très cher, c'était son seul moyen de subsister. C'est en tout cas ce qu'il raconte à son fils, de nos jours, sur cette même falaise. Un fils technicien hautement spécialisé fixant des pales d'éoliennes, qui lui gagne beaucoup plus que son père. Lui est né dans ce pays.

Les deux se comprennent de moins en moins, et s'éloignent de plus en plus l'un de l'autre. Ils finiront même par se battre. De retour chez lui, ce père ne trouve guère de réconfort. Son fils a offert à sa petite soeur, une jeune fille de quinze ans, un téléphone portable dernier cri qui lui-même ne peut pas lui offrir pour son anniversaire. Gilles Granouillet poursuit avec un souci du détail quasi sociologique sa dissection des failles familiales. On se souvient de cette femme, « la mère du Burt », dans une précédente pièce, Zoom, une femme paumée qui n'avait pas les codes pour élever son fils comme la société aurait souhaité qu'elle l'élevât. Ici, Granouillet explore les non-dits, les pas-assez-dits, les trop-dits familiaux, il dissèque les failles générationnelles, originelles et « technologiques » de ces quatre êtres humains formant cette famille. Les deux parents, immigrés, ont été obligés de s'intégrer dans ce pays étranger en travaillant dur, vivant encore et toujours dans le même petit appartement. Ils voudraient même en changer pour un encore plus petit… Ils ont deux enfants, qui eux sont nés dans en France, et qui maîtrisent les nouvelles technologies de l'information, surfant sur Internet, ayant des comptes Facebook, Instagram, etc, etc. Deux enfants qui ne souffrent pas comme ont souffert leurs parents à leur âge. Tout montre les déséquilibres générationnels, les incompréhensions mutuelles, le manque d'efforts de part et d'autre pour combler le fossé. Le vide. Le vide devant la falaise, le vide qui emplit cet appartement. Un quatuor d'excellents comédiens, mis en scène par Magali Léris, va incarner ces personnages ayant tellement de difficultés à trouver leur place. Eric Petitjean est ce père, glacial, fier, écorché vif, ne supportant aucune remontrance, prêt à auxune concession. Le comédien est impressionnant en homme blessé, souffrant de sa condition d'infériorité vis à vis de son fils. On croit vraiment à son personnage de déraciné, cherchant encore et toujours sa place. Nanou Garcia interprète le rôle de la mère. Elle est totalement convaincante en femme qui se trouve prise entre deux feux, son mari et ses enfants. Elle est cette interface qui tente d'arrondir les angles, ne comprenant plus son mari, dépassée par ses enfants. Un rôle tout en subtilité. Les enfants sont interprétés par Carole Maurice et Paul-Frédéric Manolis. Les deux jeunes comédiens sont eux aussi tout à fait justes et nous font pleinement croire à cette nouvelle génération qui doit affronter le poids du passé familial et les normes du monde dans lequel elle vit.

J'aime le théâtre de Gilles Granouillet, qui analyse finement et ausculte sans concession le monde dans lequel il vit. C'est une pièce (une création) intense et passionnante, qui nous dit la difficulté de trouver sa place et qui traite de la douleur de la remise en question au sein d'une cellule familiale. Oui, le vide de l'incompréhension peut entraîner le déséquilibre et la chute. Comme au bord d'une falaise.

Yves Poey, le 12 novembre 2018

PIANOPANIER.COM

Abeilles : récolter le miel doux-amer des familles

« Ma mère, dit le père, elle savait pas lire,
elle savait garder les chèvres et parler à ses enfants.
Moi j'aurais été un pont entre les deux, et je suis tombé dans le gouffre »

Un jour d'anniversaire.
Au bord d'une falaise, un père, un grand fils, partagent un sandwich, se cherchent, cherchent les mots pour aller l'un vers l'autre. Le père est né « ailleurs », un ailleurs indéfini mais à portée d'imagination. Le fils est né ici. Autre génération – le territoire est autre, l'époque autre, les valeurs autres. Entre le père et le fils, le pont est fragile, des mots ne viennent pas, alors les poings se serrent, quelques coups partent.
À la maison, la fille, 15 ans, attend son frère, il a promis ce portable dont elle rêve.
Il ne viendra pas. Son absence sera si dense qu'elle se fera présence et hantera la pièce.
Gilles Granouillet pose la question des langages, des valeurs, de ce qui reste en commun et ce qui échappe. Le regard est sans complaisance mais bienveillant, scrutant avec tendresse les infimes tremblements des êtres. L'écriture est très directe, simple, pour coller au plus près de ses personnages, de leur intimité. Mots de tous les jours. Dialogues faits de silences et de malentendus. Tension de la distance entre ce qu'on voudrait dire, ce qu'on dit, ce qui est entendu.
« Que tu le veuilles ou non, le monde a commencé bien avant toi » dit la mère à la fille
La mise en scène et la scénographie sont bien de leur temps, discrètement figuratives; pas de frontières entre le bord de mer et la maison, pas de frontières non plus entre le rêveur et le rêvé. Une table, un pouf, un lustre, quelques tapis qui furent beaux, dessinent à eux seuls ce foyer modeste où la famille a grandi, où l'on a bâti ses souvenirs, ses liens et ses silences.
Le père, belle gueule de kabyle usée plus vite qu'à son tour, la dignité mise à mal par la dureté de la vie mais chevillée au corps, l'affection qui brille au coin des yeux mais qui reste nouée dans la gorge parce qu'on ne lui a pas appris.
La mère, sourire solaire, cœur généreux, épaules fatiguées mais âme solide.
Un père et une mère infiniment touchants, portés par le talent et la densité d'humanité d'Eric Petitjean et Nanou Garcia.
Paul- Frédéric Manolis et Carole Maurice donnent leurs traits au frère et à la sœur, avec un investissement encore un peu appliqué mais une belle sincérité.
Elle, avec un juste équilibre entre l'enfant et la jeune adulte, joyeuse et têtue, donne une grâce boudeuse à l'adolescente; lui, en grand frère qui ouvre ses ailes en quête d'émancipation, offre au spectacle, en étonnant cadeau, toutes paroles épuisées, un moment d'une liberté réjouissante.
Au bord de la falaise, le père raconte à son fils qu'il y venait dans sa jeunesse voler le miel des abeilles, pour le vendre cher et nourrir sa famille. C'était dangereux.
Raconter cet exploit miniature et risqué, c'est pour le père tenter de distiller un antidote au chômage d'aujourd'hui, à ce quotidien contraint, celui qui fait dire au fils « mon père, sa vie l'a rendu minuscule ». Une tentative de re-grandir.
Les abeilles : ce qu'une génération invente pour faire naître la fierté dans le regard de l'autre.
Un spectacle riche de travail, d'intelligence, de cœur, qui ne manquera pas de gagner en intensité et en ampleur au fil des représentations.

Marie-Hélène Guérin, le 16 novembre 2018

théâtrorama

Abeilles, vaciller, chuter, se relever

Devant la mer. On les entend bourdonner. Elles butinent, interpellent le promeneur solitaire… Le père est déjà là penché au bord de la falaise. Le fils arrive en tenue de chantier. C'est l'heure de la pause. Ils partagent un sandwich, parlent des abeilles, du prix d'un portable, du chômage du père, du métier du fils qui grimpe aux éoliennes pour les réparer avant … de se battre. Le père d'origine immigrée est au chômage. La mère fait des ménages. La fille fête ses 15 ans. Elle attend son frère le jour de son anniversaire, il lui a promis ce portable « top du top » dont elle rêve et il le lui envoie au jour dit …Pourtant, il ne viendra pas; il ne viendra plus. Le frère a disparu depuis la bagarre avec son père ; que s'est-il vraiment passé sur cette falaise ? L'attente du frère, du fils et le mystère de sa disparition hantent la pièce.

Écrite par Gilles Granouillet, *Abeilles* dit avec pudeur les conflits générationnels, soulève les silences qui habillent les non-dits. Magali Léris, dans une mise en scène d'une grande finesse emboîte le pas à cette écriture ciselée pour en débusquer les sens cachés.

Un miel qui a le goût de la mer et du sel

« Quelles paroles blessantes, quels silences des uns indiquent aux autres que quelque chose est raté, foiré ? Fini ? Sommes-nous comme les abeilles prêts à tout recommencer, à tout reconstruire quand on nous enlève le miel ? ».
Par des phrases courtes, des mots simples des monologues qui disent les colères et les frustrations, Gilles Granouillet observe à la loupe le poids de ces silences qui camouflent la honte, le fardeau des origines, la frustration…
Signalant par là même l'écrasement des pères et la victoire de leurs fils mieux adaptés à une réalité qu'ils dominent mieux qu'eux.

Le cadeau d'un portable dernier cri offert par un frère à sa sœur devient pour le père l'objet de sa propre déchéance : au chômage, il est incapable d' offrir un tel cadeau à sa fille. La maîtrise d'internet creusant un fossé entre les savoirs, devient la métaphore du conflit des générations et impose la honte et le silence à ceux qui n'en possèdent pas le langage. La précarité et la pauvreté des parents rendent les enfants tout-puissants et inversent les valeurs..

La mise en scène minimaliste de Magali Léris joue le déséquilibre. Sa direction d'acteurs impeccable travaille sur le petit, les silences et leur rupture qui s'opposent à la puissance soudaine de mots hurlés. On ne s'agite pas, on existe, debout, assis, pleinement. Sans aucun excès, ni bavardage inutile.

Hésitant entre la colère et les larmes, Éric Petitjean, avec son phrasé si particulier, est ce père écrasé par les frustrations et les défaites. Face à lui, Paul-Frédéric Manolis, le fils, joue sans concession l'insolence de sa jeunesse triomphante. Nanou Garcia, poteau mitan d'une maison en déshérence, fait osciller son jeu entre tendresse, complicité et solitude. Seule petite flamme joyeuse de l'histoire, Carole Maurice apporte sa gaieté et une forme de bon sens teinté d'humour à ce quatuor de comédiens remarquables et complémentaires.

Installant l'extérieur et l'intérieur sur un simple changement de sol, la falaise devant la mer et l'appartement, Magali Léris joue sur la figure du carré. Dans l'appartement étriqué, des tapis au sol accumulés les uns sur les autres, vieux, usés, évoquent un pays lointain. Une table de cuisine, quatre chaises, un vieux canapé en skaï. des couleurs ternes, usées. Une suspension donne une lumière blafarde et fait des ronds ou des lignes sur le sol, alors que le reste de l'appartement est entouré de noir, comme un vide abyssal. Tout semble usé, comme les gens qui vivent là.

La falaise est évoquée par un simple carré, espace irréel, dans le vide qui apparaît dans une lumière éblouissante de bord de mer. Dans ces espaces, aucune musique, sauf celle que la fille écoute sur son MP3, mais des virgules sonores : le vent en haut de la falaise, le bourdonnement des abeilles, le tic tac d'une vieille horloge, d'un robinet qui goutte la nuit, les sonneries de portable. Le silence.

« Nous faisons tous partie d'une sorte de ruche, nous dit Gilles Granouillet, car nous sommes tous guidés par le besoin de construire, de bâtir, pour notre vie et celles de nos proches, un avenir meilleur : nous voulons toujours pour nous et pour eux le miel le plus précieux… ». Guidé par le bourdonnement des abeilles, il nous emmène délicatement vers nous mêmes dans une simplicité de dialogues, pleine d'un humour léger et d'une tendresse diffuse.

froggy's delight
le site web qui gobe les mouches
www.froggydelight.com

Comédie dramatique de Gilles Granouillet, mise en scène de Magali Léris, avec Nanou Garcia, Eric Petitjean, Paul-Frédéric, Manolis et Carole Maurice.

Un père rend visite à son fils qui travaille sur les éoliennes au bord d'une falaise devant la mer. Le père immigré lui raconte comment, jeune, il escaladait la falaise à mains nus et enfumait l'essaim d'abeilles avant de récupérer le miel qui s'y trouvait.

Tout bascule quand il lui annonce la raison de sa visite : pour l'anniversaire des 15 ans de la fille, son frère veut lui offrir un portable dernier cri . Le père lui demande de ne pas le faire, ne voulant pas se sentir «humilié» parce que sa femme et lui n'en ont pas les moyens.

Comme le fils refuse, le père se jette sur lui et ils commencent à se battre. On ne reverra plus le fils. Qu'est-il devenu? Hantés par son absence, chacun verra plus tard son fantôme lui apparaître en rêve.

Avec «Abeilles», d'une langue précise et acérée, Gilles Granouillet a construit un drame moderne montrant de l'intérieur l'éclatement de la cellule familiale.

Deux générations s'opposent : l'immigré de la deuxième génération dont le maître mot est la discrétion et l'envie de revanche sur son enfance, son fils qui n'a de compte à rendre à personne et se trouve fier de l'argent qu'il gagne. Chacun laisse entrevoir ses doutes et ses failles dans une pièce haletante dont la tension ne faiblit pas.

Au centre, un carré fait d'une dizaine de tapis élimés assemblés sur lequel est disposé un mobilier usé figure le salon. Rien d'ostentatoire chez ces gens simples. Les costumes réalistes de Marielle Viallard, la lumière précise d'Anne-Marie Guerrero et la bande-son aussi judicieuse qu'angoissante de Bernard Vallery sont fins et se complètent parfaitement. Scène après scène, grandit lentement une tension sourde qui bourdonne comme un essaim d'abeilles.

Le quatuor d'interprètes est sensationnel, il est dirigé de façon admirable par Magali Leiris avec juste le bon dosage. Le fils est campé de façon très sobre et très vraie par Paul-Frédéric Manolis. Eric Petitjean compose le père, tour à tour inquiétant et touchant ; sa maladresse et ses emportements témoignant de sa honte et de son désarroi.

Carole Maurice, d'un grand naturel, est une adolescente dont la détresse est infiniment palpable. Elle est bouleversante. Enfin, Nanou Garcia incarne la mère à la fois pathétique et digne dont on voit toute l'humanité transparaître grâce à de multiples nuances dans un jeu muet d'une grande expressivité.

Tous, dans une simplicité et une sincérité de tous les instants font de ce spectacle, à mi-chemin entre réalisme et onirisme, d'une grande justesse et d'une puissance souterraine, une très grande réussite.

Théâtre de Belle Ville

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN NOVEMBRE AU TDB

PARADOXAL
De et par Marien Tillet

END/IGNÉ
De Mustapha Benfodil
Mise en scène
Kheireddine Larjam

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE
Création | De et avec Léa Girardet
Mise en scène Julie Bertin

PROCHAINEMENT

BÉRÉNICE/PAYSAGES (Déc.)
Création | D'après Jean Racine -Mise en scène Frédéric Fisbach

LOVE LOVE LOVE (Déc.)
De Mike Barlett - Mise en scène Nora Granovsky

DÉSOBÉIR LE MONDE ÉTAIT DANS CET ORDRE-LÀ QUAND NOUS L'AVONS TROUVÉ (Déc.)
De Mathieu Riboulet - Mise en scène Anne Monfort

BIENVENUE EN CORÉE DU NORD (Jan.)
Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

QUI VA GARDER LES ENFANTS ? (Jan.>Mar.)
Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

KING LEAR REMIX (Jan.)
Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

UNE VIE POLITIQUE, CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE ET NICOLAS BONNEAU (Fév.)
Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Tarifs • Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)